

## Les tours, détours et « retours » de l'Histoire

« Je vais bientôt achever ma thèse, avec le Professeur Sylvain Schirmann, que vous connaissez. Elle concerne le « retour de l'Alsace à la France ». Une dizaine de témoignages vont y figurer en annexe ; pourquoi pas le-vôtre ? « C'était votre jeunesse .... »

En plein mois d'août ; une jeune chercheuse au téléphone. Elle a quelques arguments ; je résiste ; elle insiste avec délicatesse ; elle connaît mon âge et une partie de mon parcours.

Tout à coup, son mot clé « retour » fonctionne chez moi comme un déclic : le téléscopage de mes souvenirs et de l'actualité de cet été 2012 !

\*  
\* \*

Le « retour » ? Il y a, donc, ceux qui sont « partis » et ceux qui sont « restés » ; ceux qui sont partis, et ne sont jamais « revenus », après leur « évacuation » ou leur « expulsion » ; ceux qui ne sont jamais revenus, parce qu'ils sont morts ou disparus ; avec les parents en deuil, des veuves et des orphelins, dans des milliers de familles.

### Souvenirs et actualité !

Les Jeux Olympiques de Londres viennent de s'achever ; c'était aussi de Londres que nous était parvenue la voix du Général De Gaulle. Pendant plusieurs « Marseillaises », je l'avoue, j'ai eu des larmes aux yeux et elles venaient de loin ... De juin 1940, où j'étais sur les routes avec deux copains ; parfois dans les fossés, l'horrible bruit des Stukas au-dessus de nous. A la télévision, en 2012, je viens de voir des avions descendre en piqué sur des quartiers rebelles de plusieurs villes de Syrie, un pays déchiré par la guerre civile. L'été 1940, c'était le vieil affrontement des « ennemis héréditaires ». La ligne Maginot une fois contournée, l'armée française reculait et, de Sarrebourg (où je devais passer mon 2<sup>ème</sup> Bac et ensuite le concours d'entrée à Saint-Cyr) : nous étions partis, à travers les Vosges, vers le Sud. A Belfort, le piège s'est refermé sur nous. D'un Fort voisin, nous entendions les derniers coups de feu ; « c'est une section de soldats polonais », nous cria un civil dans la rue, tandis que les premiers chars allemands arrivaient ; sur l'un deux, des soldats distribuaient des chocolats aux enfants. Tenaillés par la faim, mes deux copains s'étaient dirigés vers la boulangerie du coin. Moi-même, j'entraï dans une proche librairie pour acheter une « carte Michelin » (sic) ! Le dialogue s'engagea avec le commerçant : « Mais, d'où sors-tu ? « Pardon, Monsieur, pour la tenue ; je viens de Sarrebourg ; le train, puis à pied. Avec deux copains ; on voudrait rejoindre la région de la Loire, pour se battre là où se trouve l'armée française ». – « Amélie ! Regarde, ce jeune

excité, qui vient de Lorraine ; c'est toujours à cause de ces gens-là qu'on à la guerre » ! ». J'ai claqué la porte, la rage au ventre : ces premières images de la Wehrmacht ; cet ultime sursaut de soldats polonais, cette insulte de la part d'un libraire français – « voilà les premières blessures » pour le jeune alsacien, à quelques jours de son anniversaire (17 ans). Et ce fut aussi un premier « retour » au point de départ...

\*  
\* \*

Me voici, maintenant face à une mission quasi-impossible ; apporter un « témoignage », d'un vécu de près de 70 ans. Difficulté supplémentaire, les grandes différences de « vécu » pour ceux qui sont « restés » en Alsace ; pour ceux qui sont « partis ». Pourquoi ? Pour aller où ? Après le RETOUR de ceux qui sont « revenus », certains, ont pu en parler. En tout cas, avec la 2<sup>ème</sup> DB ou la Ière Armée, ce n'était pas le même uniforme que celui des « Malgré-Nous », qui préféreraient donc se taire et si possible oublier. Par ailleurs, avoir 16 ans, ou 20 ans, ou 24 ans en 1943, ce n'est pas la même chose pour reprendre, au retour, des études, ou chercher un emploi, ou trouver un logement. En cette fin du mois d'août 2012, des lecteurs intéressés par cette période ont à leur disposition des rangées de livres d'historiens, de politologues et de sociologues, qui ont pu recueillir et approfondir les témoignages publiés. Mon vécu, n'est pas nécessairement exemplatif, même si j'étais directement concerné par l'ordonnance du Gauleiter mobilisant les jeunes alsaciens et mosellans dans la Wehrmacht (25 août 1942). La plupart des « Malgré-Nous » ont été obligés de se soumettre au conseil de révision. Quelques-uns ont pu prendre des médicaments « appropriés » mettant parfois leur santé en danger. Selon leur discipline une partie des étudiants pouvaient obtenir une « dispense » provisoire ; dans quelques cas, plusieurs appelés ont utilisé les filières d'évasion déjà existantes, vers la Suisse et la France du Sud.

Dans mon cas, - ne pouvant pas, pour l'instant, préparer Saint-Cyr – je m'étais inscrit à la Faculté des Sciences (Math-Physique-Chimie) et j'ai pu de ce fait bénéficier d'une « dispense ». Le délai allant expirer, j'en parlai à mes amis scouts de Sarrebourg où nous avons été évacués de Sarreguemines, en septembre 1939. L'un d'entre eux avait un ami interne à l'hôpital et était l'assistant du chirurgien en chef le Dr. Muller. On décela un kyste au talon d'Achille ; « c'est grave Docteur ? » En tout cas, l'opération est indispensable ! (sic) C'est ainsi que, d'abord, avec des béquilles, puis avec une canne, je déambulai dans les rues de Sarrebourg, me construisant un bel alibi sous l'œil méfiant des « autorités » du lieu. Elles ne me soupçonnaient pas encore d'appartenir au réseau d'évasion des prisonniers français organisé par Cheftaine Scius, honorable pharmacienne. Du fait de mes allers et retours, quasi hebdomadaires, pour rejoindre l'université, la Gestapo ignorait heureusement mes diverses activités à Strasbourg avec mes amis Scouts et Guides, ainsi que mes rencontres avec les membres de la « branche étudiante » du « Front de la Jeunesse d'Alsace » qu'animait Alphonse Adam. Le 15 juillet 1943, il sera fusillé avec 5 de nos compagnons, après un procès odieux, présidé par ce trop fameux Freissler. C'est au Mont Saint Odile que

l'on allait souvent se rejoindre. Il faudra un jour y consacrer une histoire plus détaillée, même si certains épisodes ont déjà été évoqués au Mémorial à Schirmeck où se trouvait le camp d'internement. Je pense par exemple, à l'importante thèse de Julien Fuchs, consacrée aux « Scoutismes et mouvements de jeunesse en Alsace (1918-1970) », aboutissant à un livre (428 pages) intitulé « Toujours prêts » (Ed. La Nuée Bleue 2007) où figurent plusieurs indications sur le « Groupe du Saint Odile ». A vrai dire c'est Florent Holveck qui est le plus précis dans plusieurs chapitres de son roman « Deux hommes nus dans la ville » (Ed. J. Do Bentzinger 2001). Il s'agit du Monument aux morts de la Ville de Strasbourg ; une mère ayant sur ses genoux deux fils, tués à la guerre, l'un dans l'armée française, l'autre dans l'armée allemande. Nus. Tragique Symbole de ne pouvoir les mettre en uniforme. Plus modestes, évidemment, on trouve les premiers récits, dès 1946, dans le « Calendrier », édité par le « Nouvel Alsacien », qui propose « quelques instantanés » de la « Jeunesse d'Alsace dans la résistance », avec ses trois composantes : religieuse, patriotique et culturelle. Petite anecdote liée à mes nombreuses discussions avec l'abbé Hirlemann, notre aumônier au Monastère ; c'est dans sa bibliothèque que j'ai lu ou relu les œuvres de H. Bergson et du philosophe L. Lavelle. La vie est faite de ce genre d'épisode, d'autant qu'il va me conduire à autre « retour » à Strasbourg et à son Université, où, après la Libération, Paul Ricoeur a été mon professeur de philosophie.

\*  
\* \*

A ce point du récit, je vais résolument faire l'impasse sur mes « aventures », à partir de mai 1944, car, la Wehrmacht avait fini par me rattraper, ma décision ayant été prise de ne pas utiliser l'un de nos réseaux d'évasion – mon père, fonctionnaire (future S.N.C.F) ma mère alitée, trois petites sœurs : je les aurais tous condamnés !

En bref, mobilisation dans une unité du Génie (sans doute lié à mon profil d'étudiant) ; formation militaire en Pologne occupée ; retraite assez mouvementée du front russe qui avance ; évasion, et marche périlleuse vers l'Elbe ; avec l'allure d'un jeune ouvrier français, surpris par les bombardements et, donc, sans papiers ... face aux Feldgendarmen ! Traversée de l'Elbe sur un radeau avec des prisonniers français ; prise en charge par les Américains ; train spécial vers Paris ; arrivée début mai à la gare du Nord ; pas d'argent, pas de papiers ; sur le quai à côté de la Croix Rouge un stand des Scouts de France : télégramme à ma famille : « j'arrive » ! Et nouveau retour à Sarrebourg ...

Comment décrire ce « retour » ? Puis, après un « détour » de 4 années d'annexion, ma tentative de m'inscrire au prochain concours d'entrée à Saint-Cyr ? Je songe à des soutiens, auprès d'André Cruziat, notamment ; il est Commissaire aux Scouts de France, me semble-t-il. Très malheureux, il me répond que ses démarches n'ont pas abouti ; élimination en raison de l'âge.

\*  
\* \*

Pourquoi tous ces « préliminaires » ? Tout simplement, à cause du déclic, autour du mot « Retour » car ces milliers de jeunes alsaciens et mosellans n'ont pas connu le même « retour » que moi et la délicate épreuve pour l'historien se trouve dans la difficulté d'interpréter les faits à travers archives et témoignages personnels.

En définitive, ma contribution au travail d'une chercheuse en 2012 paraît assez paradoxale ; elle consisterait, au fond, à lui suggérer simplement de prendre de la distance et de croiser la presse de l'époque avec les plus récents témoignages. En 1948, outre ma trajectoire personnelle et mes entretiens avec Emile Baas analysant la « double fidélité », j'avais essayé d'écouter et de comprendre.

J'avais été évacué, avec ma famille, de Sarreguemines, le 1<sup>er</sup> septembre 1939 ; j'avais été fortement impliqué dans la résistance ainsi que dans les réseaux d'évasion en Moselle et en Alsace ; j'avais choisi de rester au pays pour d'impératives raisons familiales ; j'étais devenu un « Malgré-Nous », puis un évadé ; je reprenais des études universitaires ... Au F.E.C. (Foyer de l'Étudiant Catholique) avec son célèbre Directeur, Frère Médard, je rencontrais mes jeunes contemporains avec des « retours » souvent différents du mien. Les uns étaient découragés, d'autres amers ou révoltés par les incompréhensions, voire des injustices. Il ne s'agissait pas nécessairement de réclamer des privilèges mais, au moins, de constater que nous avions été « abandonnés » par la France et d'en tirer quelques conséquences. Les uns ne retournaient plus à la Fac pour accéder plus vite à un emploi, ne voulant plus être à la charge des parents. D'autres se donnaient encore un ou deux ans, avant d'envisager un autre avenir. C'est au F.E.C., en ce lieu privilégié, où j'ai rencontré plus tard Robert Schuman, que j'ai pu saisir à cause de la diversité des profils, à la fois les raisons du malaise de cette génération et l'importance de l'effort à accomplir pour ne pas se cantonner dans un mal être de victime. Ma joie a été de travailler aussi avec l'abbé Pierre Bockel, aumônier de la J.E.C. En 1947, il m'avait demandé de représenter les Mouvements « éducatifs » à l'U.P.O.J. (Union Patriotique des Organisations de Jeunesse) où siégeait également la « Jeunesse Communiste » représentée par J. Mohn ; sur des problèmes très concrets, on collaborait dans un excellent esprit, nous étions co-secrétaires. Alphonse Irjud, mon rédacteur en Chef, me confia alors la mission de réaliser une enquête approfondie sur la « Jeunesse alsacienne ». A l'automne 1948, le « Nouvel Alsacien » publia donc 9 articles et ma conclusion, le 27 octobre, était intitulée : « « Apprendre l'Alsace » ... n'était-ce pas et n'est-ce pas encore une impérieuse nécessité ? ».

\*  
\* \*

En 2012, on dispose à présent de nombreux ouvrages sur ce thème. On me dit (mais je n'ai pas internet) qu'il existe désormais un site Web, associé à un Magazine (« Ami-Hebdo ») qui recueille d'ultimes témoignages concernant les « Malgré-Nous » en particulier. Nos jeunes ou moins jeunes, chercheurs pourraient encore – avec un recul suffisant – effectuer d'intéressantes études soit, pour revisiter certains concepts (par exemple « l'Alsace plurielle ») qui remontent à 20 ans ; soit, pour tenter de nouvelles découvertes avec les derniers survivants.

Julia Wilczynska a finalement obtenu ce « témoignage », en me faisant réagir sur un mot : le « retour » ; elle a pris le risque, du coup, d'une contribution (trop) longue ! Puis-je terminer sur une image ? En déposant mon stylo, - cet instrument de travail de ma lointaine jeunesse-, j'aimerais réhabiliter un autre outil, la boussole (du scout), qui permet de garder le cap. Pouvoir donner du sens à une vie, voilà, sans doute, ce que l'on peut souhaiter de mieux à cette jeunesse du XXI Siècle. Notre chance à nous, le 9 mai 1950, juste au milieu du XX siècle, ce fut de voir jaillir comme une flamme, la « Déclaration Schuman ». Elle n'était pas « olympique », mais elle marquait le début de « notre aventure européenne », un grand projet politique, sous le signe de la Paix et de la Réconciliation, seulement quelques années après la guerre.

En 2013, ce serait une grande joie pour moi de pouvoir revisiter ces trois « lieux de Mémoire » : le Mont Sainte Odile, le F.E.C. et la Maison Robert Schuman, à Scy-Chazelles. Une ultime course, en somme, pour passer le relais aux nouvelles générations. A un anniversaire, il y a généralement une date et un lieu de naissance. A notre doctorante polonaise, je vais faire une dernière confidence : j'ai appris à lire et à écrire à Wissembourg, au collège STANISLAS ! Certes, en Lorraine, la Place Stanislas de Nancy est plus prestigieuse mais l'Alsace entendait, aussi, saluer la Pologne et son destin, parfois cruel. Dans ce domaine, nous sommes de grands connaisseurs, après tant de tours, de détours et de retours de l'Histoire...

Paul Collowald